

Un explication psychanalytique aux haines et incompréhension humaines

Au moment historique que nous vivons, la guerre de religion semble être revenue au premier plan. D'une manière générale, les immigrations et les frottements de populations déplacées ravivent les tensions entre communautés. Après tout, pourquoi semble-t-il évident que c'est conflictuel ? Bien sûr, on peut se contenter de la première approche, morale, du problème : l'intolérance et le racisme, ce n'est pas bien et, du coup, le racisme se reporte sur un autre découpage : on ne tolère pas les racistes et les intolérants. L'explication donnée n'est pas fausse : on rejette ce qu'on ne connaît pas et ce qu'on ne comprend pas. Mais pourquoi cela serait-ce naturel ? Pourquoi, après tout, cela ne susciterait-il pas de la curiosité ? Il est vrai que c'est le mouvement apparemment naturel de certains. C'est le mien, mais une analyse plus approfondie va montrer qu'il ne s'agit pas d'un « bon naturel » qui s'opposerait à la sauvagerie des racistes et des sectaires.

Voyons cela à partir de l'analyse d'un rêve, que Freud aurait sans doute rangé dans une nouvelle catégorie de « rêves typiques ».

J'ai deux appartements l'un dans le vieux quartier, l'autre au centre ville (également assez ancien). De vieux, vieux, deux pièces.

Le premier, je l'aborde par une cour intérieure étroite et très haute. Je me vois monter jusqu'au dernier étage comme suspendu dans la cour étroite. A chaque étage, la lucarne de l'appartement est encombrée d'une boîte, grillagée ou non, dans laquelle les étudiants stockent des choses. Tout ça est très hétéroclite. Au dernier, au niveau de mon appartement, celui que je possède et que je loue à un étudiant ce dernier a mis son ordinateur dans la boîte. On voit bien que c'est un très vieil ordinateur. Et puis il me semble que, non, le propriétaire, ce n'est pas moi, ce serait une vieille dame ; non, ce n'est pas mon appart. Ou alors, si c'était le mien, je devrais le vendre ou le louer.

Je vais à l'autre appart, celui qui serait au centre ville. Je suis aussitôt dans une grande pièce où un aspirateur passe seul, guidé par quelque automatisme. C'est un vieil aspirateur de forme ronde, qui tourne en rond ; de ce fait, le fil s'emmêle un peu, mais il assure son job et s'arrête automatiquement au centre. Je devrais le ranger, et puis finalement, non, je ne le range pas. Je suis le proprio, je fais ce que je veux ! Je me dis en même temps que je devrais passer des annonces pour vendre ces appartements ou les louer. C'est absurde.

Je remarque d'abord la foule de mots qui font référence à l'âge : de vieux appartements, dans la vieille ville, un très vieil ordinateur, un vieil aspirateur, la proprio est une vieille dame. En fait, tout cela signifie qu'il est question d'un passé très ancien.

S'endormir, c'est rendre visite à l'inconscient. Rêver, c'est le mettre en scène, afin de s'envoyer un message venu d'un très lointain passé, une lettre restée en souffrance parce que son contenu était vraisemblablement trop douloureux pour accepter de le recevoir. De ce fait ça insiste, nuit après nuit, le facteur revient présenter la même lettre. Ça arrive chez des gens qui font toujours le même rêve ou cauchemar pendant des nuits et des nuits. Chez moi, ce n'est pas ainsi ; les rêves sont toujours tous différents et je suis même émerveillé de constater

les trésors d'inventivité de l'inconscient pour présenter toujours la même structure sous des formes sans cesse nouvelles.

Je remonte donc dans mon passé : c'est cette montée le long du mur extérieur, dans la cour étroite de l'immeuble. Elle est d'ailleurs si étroite qu'elle a quasiment la taille de mon corps. La remontée dans le passé serait donc telle qu'elle me ferait revivre le passage dans cet étroit conduit qui m'a mis au monde. Dans d'autres rêves, ça aurait aussi bien pu se présenter sous le forme d'une descente à la cave, dans des souterrains, des grottes : j'ai déjà rêvé de cela sous cette forme. Mais on dit plutôt : des souvenirs me remontent. Je suis donc, littéralement remonté dans le catalogue des souvenirs les plus anciens.

Pourquoi les plus anciens, ceux qui sont le plus rapprochés de la naissance ? Parce que j'ai déjà exploré, pendant des dizaines d'années, les souvenirs précédents, et qu'ils font partie maintenant des vieilles connaissances, ce n'est plus vraiment de l'inconscient.

Les boîtes grillagées me rappellent les garde-mangers d'autrefois, quand les gens n'avait pas de frigo. Ça ne fabriquait pas du froid, mais au moins, ça maintenait à l'abri des mouches. Aujourd'hui, quand les étudiants n'ont pas de frigo, au moins en hiver, ils gardent les denrées alimentaires sur le bord de leur fenêtre, ou dans un sac pendant à l'extérieur. J'ai déjà été étonné par le spectacle de la façade d'une cité pour étudiants, constellée de ces sacs. Ces boîtes servent de conserve, et la dernière livre la dernière clef : elle contient un vieil ordinateur qui, lui, contient quoi ? Une mémoire. Non seulement les éléments mis en mémoire sont très anciens, mais le système de conservation l'est aussi. Je suis un peu comme l'astronaute de « 2001, l'Odyssée de l'Espace », flottant en apesanteur, en train de remonter jusqu'au sources de la mémoire de son ordinateur, Hal, en une sorte de psychanalyse informatique, jusqu'à ce qu'il chante une comptine issue de ses premiers apprentissages.

Mais ici, pas de chanson enfantine. Des objets hétéroclites enfermés dans chacune de ces boîtes, je ne peux rien dire. Je sais justes qu'ils sont nombreux, entassés, anciens, mais aucune description ne m'est possible. Malgré mes efforts, je reste coi, interdit. Je suis arrivé devant ce que Lacan définissait comme l'impossible, le réel. Non pas au sens de notre réalité, mais au sens où, pour signifier qu'il faut bien se faire à certaines limites de la réalité (car la réalité n'est pas faite que de limites) on dit : là, je me suis tapé la tête contre un mur. Impossible de traverser un mur. Ça, c'est le réel. Il n'y a rien à faire, et même rien à dire. C'est cela que j'éprouve au moment de décrire ces objets : impossible d'en dire quelque chose. C'est bien différent d'autres objets ou situation de rêve que je peux décrire, même si la signification seconde m'échappe dans un premier temps. Dans ces cas là, il ne manque que le code pour transcrire. C'est ce que j'ai fait pour traduire les signifiants « vieux » et « mémoire », et même « cour intérieure étroite » : là, moyennant décodage, on comprend de quoi il s'agit. Mais là, non, impossible. C'est toute la différence que Freud avait été obligé de supposer, logiquement, entre un refoulement originaire, jamais pris en charge par les représentations, et un refoulement proprement dit, d'abord accepté dans le champ du représentable, puis rejeté en raison de la contradiction avec d'autres représentations constituant les canons de la morale.

Quelle est ma réaction devant cette rencontre ? Déjà dans le rêve, elle s'écrit : ce n'est pas mon appartement, c'est pas moi, c'est la vieille dame, c'est quelqu'un d'autre. Pourtant, le rêve avait commencé sur cette notation : j'ai deux appartements. Ce sont les miens et finalement ce ne sont pas les miens. Autrement dit, c'est ma mémoire mais je ne peux pas la reconnaître comme telle. Je dis bien : je ne peux pas, alors que dans le cas d'un rêve codé, c'est plutôt que je ne veux pas. Je ne veux pas découvrir que j'ai envie de tuer mon père et coucher avec ma mère, non, ça, ce n'est pas que c'est impossible, c'est interdit. Alors je préfère ne pas voir et j'encode le plus possible le contenu du rêve. Par exemple, ce n'est pas à moi que ça arrive, c'est à quelqu'un d'autre, à Œdipe, à qui vous voudrez, mais pas à moi. N'empêche, je finis toujours par pouvoir décoder.

Notez que la même réaction se produit à la suite de la visite à l'autre appartement, avec une nuance : l'affirmation que c'est bien à moi, mais qu'il faut vendre ou louer, enfin, ne plus avoir à faire avec ça. Je voudrais bien me débarrasser de ces vieilleries, mais c'est la mémoire : comment se débarrasser de ce qui a été enregistré ? Comment effacer ce qui a été vécu ? Le rêve lui-même s'en rend compte avec la notation de fin : « c'est absurde ». Avec la mémoire humaine, on ne dispose pas du clic « supprimer ».

C'est que, dans le second appartement, il y a du décodage possible. Cet aspirateur, c'est quoi ? Il me fait penser à une pub vue dans le métro la veille ou dans les jours précédents, pour un aspirateur robot. C'est le dernier cri de l'informatique ménagère, il passe tout seul. La différence dans mon rêve, c'est que c'est un vieil aspirateur, et il passe tout seul quand même. On peut donc le référer à l'ordinateur du premier appartement : c'est un robot, et c'est aussi une mémoire. Un souvenir automatique, qui repasse quand il veut, à l'insu de mon plein gré, comme un action programmée dans un ordinateur. Il tourne en rond, c'est-à-dire qu'il ne cesse de repasser automatiquement le programme, même s'il s'emmêle un peu les pinceaux dans son propre fil, comme celui d'une histoire un peu embrouillée. Quel est-il donc ? Je ne peux m'empêcher de repenser à un très ancien souvenir. Ma mère possédait un aspirateur, sans doute un des premiers modèles jamais mis en vente en France, dans les années cinquante. C'était un aspirateur balai, avec le sac à poussière suspendu sous le manche. Lorsqu'elle le mettait en marche, il produisait un bruit strident en même temps que le sac se gonflait. Il m'apparaissait alors comme un être vivant effroyable qui me faisait hurler de terreur. J'ai bien dû un jour accepter l'interprétation qui se présentait : il s'agissait du phallus de mon père se gonflant en même temps que retentissaient les cris de l'amour. Mon berceau était placé au pied du lit de mes parents, et nul doute que j'ai assisté à quelques tendres ébats tandis qu'ils me croyaient endormi. Or, n'ayant aucune information sur les rapports sexuels, aucune idée de ce que ça pouvait être, cela m'apparaissait comme monstrueux, spécialement dans la découverte de cet appendice paternel, dans sa capacité de gonflement complètement différent du mien, capable de provoquer de tels hurlements qu'il était devenu lui-même hurlement. Ceci d'autant qu'il était confronté à une absence entre les jambes de ma mère, et que ce hurlement était poussé au paroxysme de l'emphase par la terreur issue de la castration, seule explication possible de ce manque et de l'effroi qu'il inspirait. Cette reconstruction se nourrit de dizaines d'autres rêves que j'ai fait sur ce sujet, et qui, tous, s'associent en bloc pour élaborer cette signification.

Mon rêve se charge du commentaire : je devrais ranger cette vieillerie au même titre que je devrais vendre les appartements. Et puis non, je décide de ne pas le ranger, car je me dresse fièrement sur mon statut de propriétaire. Ce qui signifie que j'ai déjà suffisamment travaillé cette question dans l'analyse des innombrables rêves fait à ce sujet. J'ai le souvenir de mon ancienne terreur, et en même temps, ça ne me terrorise plus du tout. Autant garder cette mémoire, c'est la mienne, c'est mon histoire, j'en suis le propriétaire, et personne ne peut me l'enlever. C'est ce qui a fait de moi ce que je suis : autant l'assumer.

Je me demande cependant si cette conclusion du rêve porte sur l'ensemble ou seulement sur le deuxième appartement. Si cette dernière hypothèse était la bonne, cela voudrait dire que j'accepte mieux ce que je peux décoder que ce qui reste indécodable. Par le décryptage, je fais d'un souvenir terrifiant et étranger un compagnon amical de ma vie d'adulte, ce qui m'évite bien des symptômes. Comme dirait Freud, j'ai réintégré dans le moi des souvenirs autrefois refoulés, puis attribués à l'autre. Mais l'intraduisible, s'il ne présente plus de caractère effrayant, reste étranger. « Ce n'est pas moi » signe la réaction la plus forte contre l'ensemble de ces objets qui, d'indescriptibles, ne se présentent plus en fait que comme description de la machine à enregistrer elle-même. C'est une façon de passer par les bords de l'étrange, que de décrire la machine à écrire lorsqu'on n'a pas d'idée de roman, de continuer

le travail de décodage qui s'est avéré si fructueux, en décodant la machine à encoder plutôt que le message.

J'ai fait de multiples rêves de ce type. Souvent, il me venait que j'avais oublié l'existence d'un autre appartement, dans lequel je n'allais plus depuis des années. Ça m'effrayait, car je me disais au sein du rêve même, mais enfin quelle bêtise ! Et je paie le loyer depuis toutes ces années alors que je n'en fais rien ? En effet, souffrir de symptômes, tels que migraine ophtalmique et difficultés d'insertion sociale, c'est un façon de payer le loyer de l'inconscient, car c'est cela, ces autres appartements : le logement des souvenirs qui me constituent comme tel, non comme moi, puisque le moi l'a oublié et le rejette, mais comme ça. Ça m'a échappé pendant de très longues années, et puis ces rêves montrent que j'accepte quand même d'aller y faire une visite. Début de remémoration, initiation d'un processus de réintégration dans le moi, achevé par l'interprétation. Nous pouvons théoriser ainsi : il y a bien deux appartements, l'un rassemblant les souvenirs désagréables et lointains, sous une forme codée, l'autre hébergeant les souvenirs intraduisibles, simples griffures illisibles sur les disques durs de la mémoire. Souvent les deux se retrouvent en un seul, l'ensemble de ces formations étant à la source des loyers que devons payer, les symptômes, malaises, et difficultés de vivre dont nous souffrons.

Puis-je me permettre d'en tirer quelque enseignement sociologique, voire anthropologique ? J'ai souligné la réaction de rejet que me provoquait la visite de ces appartements, que je reconnais à la fois comme à moi et pas à moi. L'interprétation de mes rêves me permet d'en prendre conscience, et de les réintégrer plus ou moins dans le moi. Mais ce n'est pas toujours ainsi que ça se passe, sachant que tout le monde a rangé ses souvenirs désagréables de cette façon. Pour beaucoup de gens, si ce n'est tous, la perception diffuse de ces malaises se projette sur l'autre exactement comme dans les réactions de mon rêve : c'est pas à moi, c'est à l'autre. C'est pas moi, c'est l'autre. Ces souvenirs perçus comme étrangers sont donc naturellement attribués en première intention aux étrangers. On peut penser à ceux issus de l'immigration, mais ce sont aussi les adversaires politiques, les concurrents dans le domaine professionnel, les rivaux dans le domaine amoureux. En l'occurrence, la terreur provoquée par l'aspirateur dans mon enfance s'adressait à mon père comme rival par rapport à ma mère, et donc susceptible de m'occasionner ce dommage appelé castration. Quelque part, c'est toujours ce qu'on craint de la part de l'autre étranger, qu'il soit l'enfant, le conjoint, le voisin, ou celui d'une autre communauté que l'on sent venir empiéter sur notre territoire, tout comme je sentais mon père empiéter sur le territoire « ma mère ». L'universalité du complexe d'Œdipe n'explique évidemment pas tout. Il y a des contraintes économiques réelles qui se surajoutent à cette question, mais seraient-elles si meurtrières, si elles ne trouvaient appui sur ces forces terrifiantes enfouies dans les appartements inconscients ?

17/03/13